

LE CRÉPUSCULE DES URMES

Livre I + Le Dernier Fragment

Pour ma solaire, ma lumineuse Laurence

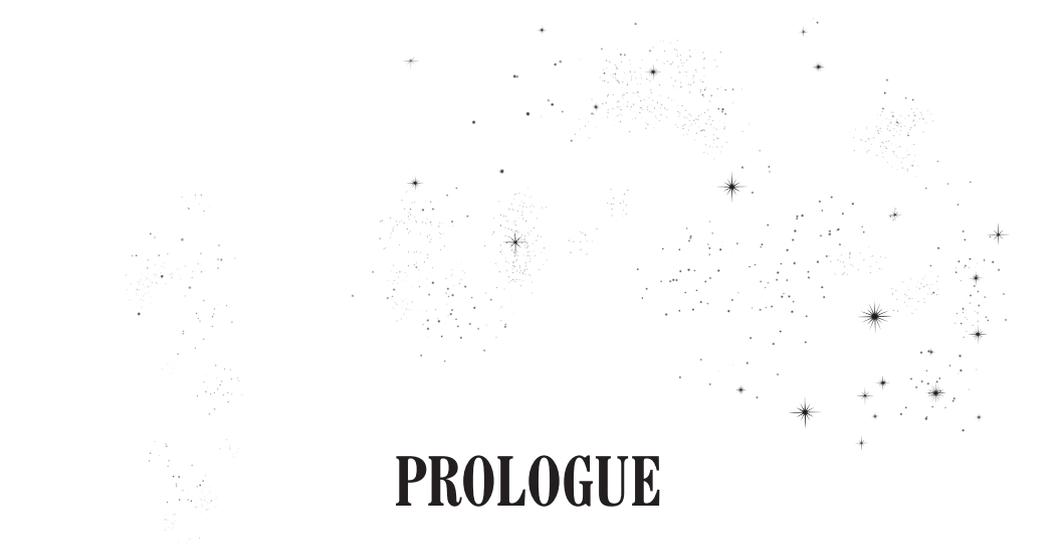


*Le corps humain pourrait bien n'être qu'une apparence.
Il cache notre réalité.
Il s'épaissit sur notre lumière ou sur notre ombre.*

La réalité c'est l'âme.

*À parler absolument, notre visage est un masque.
Le vrai homme, c'est ce qui est sous l'homme.*

Victor Hugo



PROLOGUE

Comté de Caerfyrddin, Pays de Galles, février 1856

Cet hiver n'en finissait pas. Dès le soir tombé, chacun n'avait qu'une hâte, retrouver son foyer et la douce chaleur de l'âtre. Quant aux bêtes, on ne les sortait plus. Elles restaient à l'étable ou aux écuries, se nourrissant du maigre fourrage qui subsistait en attendant le retour des beaux jours. Disséminant ses flocons sur la lande tel un essaim d'abeilles blanches, le vent du nord avait soufflé depuis les collines enneigées d'Yr Wyddfa¹ jusqu'au sud du pays. Ainsi, le petit village d'Aberhaÿ s'était poudré d'une seule teinte : des pavés dans les rues jusqu'aux toits en chaume des maisons, tout était désormais maculé de blanc. Le paysage de cette bourgade de quelques cinq cents âmes perdue dans la vallée semblait s'être inexorablement estompé, dissimulé sous un voile laiteux. Hormis les

1. Point culminant du massif Snowdon au Pays de Galles. L'image représentant les flocons comme un « essaim d'abeilles blanches » est reprise ici en hommage en grand poète gallois Dafydd ap Gwilym, qui en est l'auteur.

LE CRÉPUSCULE DES URMES

lueurs de chandelles que l'on pouvait distinguer au travers des volets clos et la fumée qui s'élevait des cheminées, plus rien ne témoignait à cette heure d'une quelconque trace de vie. Le village était comme abandonné.

Pourtant, bravant la morsure du froid, une ombre blanche avançait, seule, dans les rues désertées. Couverte de la tête aux genoux d'un long manteau à capuche, la silhouette fantomatique paraissait sans visage. Le pas lourd de cet étrange marcheur dessinait sur la neige des empreintes vite effacées par les flocons qui tombaient dru. Prenant appui sur le large pommeau de sa canne en bois, l'inconnu arpentait la Grand-Rue en direction du nord d'un rythme régulier. Il contourna l'église et l'école du village avant de ralentir, semblant hésiter, pour, finalement, reprendre sa marche silencieuse. Il ne dévia plus de son chemin. Parvenu à une patte-d'oie, il bifurqua à gauche, empruntant la rue Saint-George. Il présentait qu'il n'était plus très loin du but.

Subitement, à quelques mètres d'une petite maison en apparence toute semblable aux autres, il s'arrêta. Provenant du logis, on pouvait percevoir les pleurs étouffés d'un nourrisson. Le curieux promeneur tendit l'oreille. Brisant le silence du crépuscule, une voix grave s'éleva avant qu'une autre, d'une tonalité plus aiguë, ne lui réponde dans une langue qui n'était pas du pays – du moins, c'est ce que l'indiscret personnage supposa, car, de là où il se trouvait, il ne pouvait entendre distinctement les paroles prononcées.

Sans un bruit, l'ombre glissa en direction de la chaumière.

Prologue

La petite Yana avait accouru aux cris de son frère. Elle ne se lassait pas de contempler l'enfant qui avait rejoint la famille quelques mois plus tôt. Lorsque, sur la pointe des pieds, sa sœur se pencha au-dessus de son berceau, les grands yeux gris du bébé s'illuminèrent. Il leva ses menottes vers la petite fille pour tenter d'agripper ses longues mèches acajou. C'était un enfant qui s'annonçait déjà rieur et curieux de tout. Il avait survécu aux premiers mois, prenait correctement ses tétées et semblait de constitution solide. Tellement de nouveau-nés n'avaient pas cette chance...

Tout en caressant doucement le duvet roux qui couvrait la tête du nourrisson, Yana entonna pour l'apaiser la comptine que sa maman lui avait apprise et qu'elle aimait tant.

— *Dors, petit frère, dors, papa ira au village
Il te rapportera une pomme et ta tête sera guérie,
Dors, petit frère, dors, maman ira dans la forêt
Elle te rapportera une noix et ton pied sera guéri,
Dors, petit frère, dors...*

Brusquement, la voix de la fillette s'éteignit dans un frisson. Un souffle froid venait de s'engouffrer dans la chambre. Elle tourna vivement son regard vers la fenêtre. Celle-ci était fermée, mais Yana sentit l'air glacial s'immiscer par-dessous la porte qui la séparait de la pièce principale de la chaumière. Yana colla son oreille à la cloison. Elle entendit des voix familières, celles de son père et de sa mère. Elle s'apprêtait à ouvrir la porte pour les rejoindre lorsqu'elle fut arrêtée par l'intonation anormale que les voix venaient de prendre. Elles trahissaient à

LE CRÉPUSCULE DES URMES

présent l'inquiétude, l'incompréhension. Soudain, quelque chose tomba sur le sol dans un bruit mat et la mère poussa un cri d'effroi. Le frêle corps de la petite fille se figea. Elle perçut encore une plainte émanant de l'autre côté, suivie d'une supplication. Enfin, plus rien.

Le pouls de Yana s'accéléra dans ce silence glaçant. Retenant sa respiration, elle ne quittait plus des yeux le bouton de la porte qui séparait la chambre de la pièce commune. Celui-ci se mit alors à tourner lentement, et la petite fille recula en frissonnant. Lorsque la porte s'entrouvrit, un courant d'air frais s'engouffra dans la pièce et souffla instantanément la flamme de la chandelle, plongeant les lieux dans l'obscurité. Les petites mains de Yana s'accrochèrent au berceau. Le bébé s'était remis à gigoter et commençait à émettre des geignements plaintifs. C'est alors qu'une silhouette blanche se détacha dans l'embrasure. Tout le corps de Yana fut instantanément pris de tremblements, autant en raison du froid que de la frayeur qui la saisissait. Instinctivement, elle s'écarta du berceau et se faufila sous le lit de ses parents. L'espace entre la planche qui faisait office de sommier et le sol était étroit, mais suffisant pour abriter la fluette enfant. Sentant l'angoisse l'étreindre, elle s'obligea à ne pas fermer les yeux et pressa ses dents de lait sur sa lèvre inférieure afin de ne laisser échapper aucun son. La forme évanescence, aux courbes délicates, se déplaça jusqu'au berceau. Ses pieds semblaient ne pas toucher le sol. De fait, une paire d'ailes vaporeuses ondulait doucement dans son dos. *Est-ce une fée ?* se demanda la petite fille, subjuguée par cette apparition qui lui rappelait les personnages merveilleux des histoires que sa mère lui contait parfois.

Prologue

Dans celles-ci, il était question de bonnes ou de mauvaises fées qui apportaient dons extraordinaires ou terribles maléfices à l'enfant sur le berceau duquel elles se penchaient. Yana ne savait dire à quelle catégorie appartenait cette fée-là. Cependant, à mesure qu'elle approchait, le bébé se mit à gémir avec plus de véhémence.

Menaçante, la main gauche de l'intrigante créature s'éleva au-dessus du nourrisson tandis qu'une étrange lueur apparut au creux de sa paume. Yana enfourna ses doigts dans sa bouche et les mordit pour ne pas hurler. Elle pria tout au fond d'elle-même. *Par pitié ! Ne faites pas de mal à mon petit frère !*

Prisonnier de son berceau, l'enfant faisait à présent entendre des pleurs déchirants. Il hoquetait presque. De la détresse, de la surprise ? Que pouvait ressentir un si petit être en pareil instant ? Tout à coup, les cris du bébé cessèrent. Yana cligna des yeux. Émergeant de la pénombre, une seconde lueur, d'un bleu éclatant, était apparue. La présumée fée sembla surprise. Postée de l'autre côté du lit de l'enfant, une silhouette encapuchonnée la toisait. L'inconnu inclina le pommeau de sa canne à l'éclat bleu phosphorescent en direction de la première apparition. Sous le regard médusé de Yana, un rayon en jaillit et frappa de plein fouet la forme blanche, la projetant à l'autre bout de la pièce. L'homme à la capuche énonça alors d'une voix sentencieuse :

— Cette âme-là n'est pas pour toi ! Repars d'où tu viens, indésirable esprit !

En guise de réponse, la forme ailée fit entendre une stridulation assourdissante. Yana se boucha les oreilles et ferma les yeux.

LE CRÉPUSCULE DES URMES

Quand la petite fille osa les rouvrir, au bout d'un temps qui lui parut infini, elle constata que les deux intrus avaient disparu. Le silence était revenu dans la pièce. *Était-ce une illusion ? Un mauvais rêve ?* Yana rampa sur ses avant-bras pour sortir de son abri et, sitôt remise sur ses jambes, courut jusqu'au berceau. Il était vide. Des larmes coulèrent sur ses joues. Elle appela dans un sanglot :

— Maman, papa, vous êtes là ?



LA CARAVANE

Aberhäj, Pays de Galles, septembre 1866

La longue file s'étirait sur plusieurs dizaines de mètres. Le grincement des essieux tranchait avec l'apparente plénitude de la vallée, tandis que les roues des chariots laissaient, comme traces de leur passage, de larges sillons sur le sol rocailleux d'où s'élevait une nuée de poussière ocre. La saison avait été particulièrement sèche. Le niveau de la Teifi¹ avait baissé comme rarement, et nombre de petits cours d'eau étaient presque à sec.

Une main en visière sur le front, Azko ne pouvait détacher ses prunelles vertes de ces champs jaunis qui s'étendaient à perte de vue. Ondulant sous le vent, les épis de blé devenaient semblables à un océan doré qui aurait perdu ses nuances bleues sous l'effet des rayons d'un soleil ardent. Le garçon fut brutalement tiré de sa contemplation par son père, Viktor, auprès duquel il était assis à l'avant de l'attelage.

1. Fleuve qui traverse le sud-ouest du Pays de Galles.

LE CRÉPUSCULE DES URMES

— Tiens, fils, prends les rênes.

L'adolescent se passa la main sur son front couvert de sueur et ramena vers l'arrière ses cheveux châtons, avant de saisir les lanières de cuir et de reporter son attention sur les deux chevaux qui tractaient le chariot. Son père dénoua la sangle d'une gourde attachée à sa taille puis avala quelques gorgées d'eau tiède. Assis à l'arrière, sa mère, Lyuba, ainsi que son frère et sa sœur somnolaient à l'ombre d'une toile grossièrement ficelée. La plus jeune endormie dans les bras de sa mère, l'autre, guère plus âgé, à ses côtés, la tête blottie contre son bras.

À quatorze ans, Azko était presque un homme. Il avait depuis peu sa propre tente et son père lui confiait de plus en plus de responsabilités. Un jour, ce serait lui qui mènerait le clan sur les routes. Il se préparait à cette échéance comme si elle devait advenir demain.

Le chemin s'élargit à mesure qu'ils descendaient dans la vallée. Les chevaux retrouvaient de la vigueur, comme s'ils devinaient qu'ils auraient bientôt droit à du repos et à de l'eau fraîche. Bientôt, le clocher de l'église du village apparut puis, petit à petit, ce furent les maisons qui laissèrent découvrir leurs toits de chaume aux voyageurs.

Ils entrèrent dans le village sur les coups de dix-sept heures. Ce n'était pas le meilleur moment pour se faire voir, Azko le savait bien. À cette heure-là et en cette saison, il y avait généralement du monde dans les rues. Il était impossible pour sa communauté de savoir comment ils seraient accueillis là où ils prévoyaient d'installer leur campement. Plus la ville était importante et plus ils avaient de chances d'être acceptés, ou du moins tolérés. Dans les campagnes, les habitants étaient davantage

La caravane

méfiant, moins enclins à accepter des étrangers. Lors de leur étape précédente, les choses avaient mal tourné et ils avaient été contraints de partir. Qu'importe, le garçon espérait qu'il en serait tout autre dans ce village perdu entre champs et forêts. Grâce à l'accès au fleuve, Aberhäy pouvait s'avérer un havre temporaire pour leur communauté.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la Grand-Rue, le père d'Azko reprit les rênes et lui donna ce conseil, sans un regard :

— Fixe un point devant toi, au loin, et ne détourne pas les yeux. Garde le front haut et le sourire aux lèvres. Sois fier de ce que nous sommes, fils !

L'adolescent hocha la tête. Il ne ressentait aucune honte. Cependant, il n'était pas si facile de sourire naturellement, sans raison valable. C'est pourquoi il s'efforça de penser à un moment plaisant, comme lorsque, le soir venu, autour du feu, ils chantaient des chansons et jouaient de la musique tous ensemble.

Viktor, son père, était le chef de leur communauté. Il n'avait jamais été réellement désigné en tant que tel, mais il s'était depuis longtemps imposé par son calme et son ascendance naturelle. Tout le monde au sein du clan le respectait. C'est pour cela que le chariot de la famille d'Azko cheminait en tête du convoi.

Le garçon fit en sorte de ne pas quitter des yeux le clocher de l'église qui se trouvait un peu plus loin dans la rue, mais il ne put s'empêcher d'entrapercevoir l'expression qu'arboraient les premiers habitants sur leur passage. Il comprit vite qu'ils ne seraient pas les bienvenus ici.

LE CRÉPUSCULE DES URMES



Ce jour-là, Édith, l'institutrice du village, avait fini la classe avec un peu de retard. Jane pesta contre son camarade Samuel Meyer qui avait la fâcheuse manie de poser une ultime question juste avant que sonne la cloche.

À peine eurent-elles abandonné les bancs de bois que Jane et son amie Louise, besaces en bandoulière, dévalèrent à toute allure la rue menant à la fontaine de la grande place. Essoufflées, les deux jeunes filles ne stoppèrent leur course folle qu'une fois parvenues à la margelle et s'aspergèrent d'eau en riant aux éclats.

— J'ai encore gagné ! s'exclama Jane en dénouant sa natte pour laisser sa flamboyante chevelure dégouliner sur ses épaules.

Louise, laissant libres elle aussi ses ondulantes mèches dorées, fit mine de se renfrogner.

— Regarde donc comme je suis trempée ! Tu exagères !

Jane s'apprêtait à riposter, mais elle n'en eut pas le temps. Une flopée de gamins déboulèrent sur la place et s'écrièrent à tue-tête :

— Des gargouilleux ! Venez tous ! Y a des gargouilleux !

Intriguée, Jane entraîna Louise par la main. Les deux adolescentes prirent la direction que les garnements avaient montrée du doigt et remontèrent la rue à pas rapides. Se frayant un chemin parmi les badauds qui s'agglutinaient en bordure de la route principale, elles découvrirent bientôt l'objet de l'attraction.

Le convoi venait de dépasser l'intersection avec la rue des Laboureurs, de sorte que Jane et Louise eurent tout

La caravane

juste le loisir d'observer les premiers chariots. Ils étaient cinq au total, tractés par des chevaux qui paraissaient éreintés par le voyage. À l'avant, des hommes uniquement. Chacun tenait fermement les rênes et semblait ne pas les voir. Ils avaient la peau foncée, comme brûlée par le soleil, et une chevelure sombre. Tous, à l'exception d'un garçon aux cheveux clairs qui, de temps à autre, jetait des regards furtifs de droite ou de gauche. À son passage, ses prunelles de jade se posèrent sur Jane, il esquissa un sourire étrange qu'elle lui rendit, sans réfléchir. L'homme à ses côtés lui tapa sur l'épaule. Il détourna alors la tête et la jeune fille ne vit bientôt plus que son dos et sa nuque couverte d'un foulard rouge. La caravane progressait lentement. À l'arrière de chaque attelage, des toiles étaient suspendues sur les chariots. De prime abord, on ne pouvait distinguer précisément ce qu'elles abritaient. Pourtant, quelques enfants, poussés par la curiosité, laissaient apparaître leurs frimousses. Jane entendit son amie lui souffler :

— Des Tziganes.

Jane ne se rappelait pas en avoir déjà vu, mais elle savait que ce nom avait une fâcheuse résonance par chez eux. La mauvaise réputation de ces gens, qui vivaient dans le nomadisme¹, les précédait partout où ils se rendaient.

Tout au long du chemin qu'empruntèrent les Tziganes, ce fut le même cérémonial : les hommes, les bras croisés pour la plupart, considéraient les étrangers avec un mélange de suspicion et de défiance, les femmes se signaient en hâte et dissimulaient leurs marmailles dans leurs jupons, tel un trésor qui se trouvait soudain en

1. Les nomades se déplacent d'un endroit à un autre, sans lieu d'habitat fixe.

LE CRÉPUSCULE DES URMES

danger. Devant le cortège, s'étaient formés des groupes de jeunes gens aux expressions moitié hilares moitié méprisantes. Ceux-là n'hésitaient pas à se signaler par des quolibets ou des railleries proférés au passage de la caravane.

Parmi les plus téméraires, un adolescent portait une casquette vissée sur un crâne dont s'échappaient des mèches couleur de blé. Ce garçon élancé d'une quinzaine d'années et à la mine arrogante, c'était Marcus Whyte, le fils du maire. Il prit à témoin ses compagnons en pointant du doigt les étrangers.

— Hé, les gars, visez-moi ces trognes ! s'exclama-t-il goguenard. On dirait qu'ils n'ont pas pris un bain depuis l'automne !

Les autres s'esclaffèrent. Godbert, le fils de l'épicier, se pinça le nez en faisant mine de défaillir au passage des visiteurs impromptus. Il n'était pourtant pas lui-même un modèle de propreté.

Jane n'aimait pas beaucoup Marcus. Il jouait de ses atouts et de sa position sociale pour fanfaronner en toutes circonstances, en particulier lorsqu'il se trouvait en présence des filles. Il est vrai qu'il n'était pas dénué de charme. La nature l'avait doté de traits particulièrement gracieux. Il se vantait d'ailleurs auprès de ses amis d'avoir conquis le cœur de bon nombre de filles de la contrée, sans qu'il soit évidemment possible de vérifier ses dires. Sur ce point, Jane se considérait à l'abri de ses avances. Sa famille n'était en effet pas de souche galloise, ce qui constituait une tare inacceptable pour les Whyte. Cependant, même s'il ne l'aurait en aucun cas concédé, Marcus aurait bien fait une exception pour Jane. Aussi, de temps à autre,

La caravane

il jetait en douce des œillades à cette jolie rouquine dont le minois ne laissait indifférent aucun garçon d'Aberhäj. Ce jour-là, une fois les derniers chariots disparus au loin, le garçon s'avança nonchalamment vers elle, les mains dans les poches.

— Alors, t'en dis quoi de ces sauvages ? Y en a un qui est à ton goût ?

Jane lui lança un regard noir mais préféra ne pas répondre à la provocation. Elle tira Louise par la manche.

— Viens, on y va...

Mais Marcus interpella la fille aux boucles blondes.

— Attends, Louise, dimanche, après la messe, avec quelques gars du village, on va pique-niquer au bord de la Teifi, si ça te dit...

Après un coup de menton en direction de Jane, il ajouta, en soufflant négligemment sur ses ongles :

— Tu peux venir avec ta copine, si tu veux... à moins qu'elle n'ait peur du grand méchant loup ?

Jane haussa les épaules. Elle s'apprêtait à rétorquer quand Louise la devança.

— Oh oui, pourquoi pas ? Si nos parents sont d'accord, bien sûr.

L'adolescent fit claquer sa langue pour entériner la décision et rejoignit son groupe d'amis qui l'attendait plus loin.

Jane fulmina.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Louise ? grogna-t-elle. Ce type est totalement imbu de lui-même, je n'ai aucune envie de passer du temps avec lui !

— Il me plaît bien, à moi... Oh, c'est sûr qu'il a quelques défauts, mais c'est toi qui me dis toujours qu'il

LE CRÉPUSCULE DES URMES

faut faire preuve d'ouverture d'esprit... Et puisqu'il a dit que tu pouvais venir aussi...

Elle secoua la tête. Louise était la plus précieuse amie qui puisse être au monde, mais elle faisait parfois preuve d'une naïveté désarmante. Elles se connaissaient depuis toutes petites. La première fois qu'elles s'étaient vues, dans la cour de leur école, le cœur de Jane s'était spontanément porté vers cette gamine à l'apparente fragilité de porcelaine. Alors que les autres enfants la regardaient comme une étrangère car elle était fille d'immigrés, Louise fut la première à lui sourire. Cette petite fille aux boucles dorées était une magnifique âme, emplie de bonté, qui ne comprenait pas que l'on puisse vouloir du mal à autrui. Depuis ce jour-là, même si leurs caractères étaient aux antipodes, Jane et Louise ne s'étaient plus quittées.

Pourtant, ces derniers temps, au cours de leurs discussions, Louise montrait un intérêt plus marqué pour de nouveaux sujets. Elle était entrée dans cet âge où l'on commence à regarder les garçons d'un autre œil. À l'image de ses propres parents, qui formaient un couple heureux et aimant, elle s'imaginait déjà convoler avec celui qui lui glisserait la bague au doigt. Il est vrai qu'il n'était pas rare dans les campagnes que, avec l'accord de leurs parents, on célèbre les noces de jeunes gens de seize ou dix-sept ans.

Les rêves de Louise n'étaient pas du goût de Jane, qui, au contraire, n'était pas pressée de s'enticher d'un fiancé. Il faut dire que, selon elle, la plupart des gars d'Aberhäy étaient soit des crétins soit des lourdauds. Surtout, ce qui lui importait vraiment, c'était de devenir une femme

La caravane

libre, indépendante et, de fait, sans attache. Malgré tout, pour faire plaisir à Louise, elle se résigna.

— J'en parlerai à mon oncle, soupira-t-elle, mais je ne te promets rien.

Son oncle Aaron était on ne peut plus protecteur avec elle, il ne serait donc pas facile de le convaincre.

L'insouciance des plus jeunes n'était pas partagée par les adultes. L'auberge d'Aberhaÿ, située à quelques pas de là, fut très vite envahie par les hommes du village. Chacun d'eux avait son mot à dire quant à ces Tziganes qui venaient d'arriver. Cela faisait les affaires du tenancier Archibald Jones, lequel servait les pintes aussi vite qu'elles se vidaient.

Les éclats de voix s'estompèrent lorsqu'entra dans l'auberge un homme dont la tenue indiquait une élégance étudiée. Il s'agissait du maire, Leopold Whyte, l'un des plus riches commerçants du village. Sans sourciller, il prit la chope qu'on lui tendait et avala une bonne lampée de bière. Le sujet des étrangers était sur toutes les lèvres. Ses administrés attendaient qu'il prenne position.

— Mes amis, décréta-t-il d'une voix sentencieuse, fort heureusement la peste noire n'est plus de notre temps. Autrement, ces ignobles rats seraient bien capables de la colporter par chez nous autant que leurs boniments du diable !

Une vague d'approbation accompagna les derniers mots du maire. Le magistrat faisait allusion aux activités des diseuses de bonne aventure que certaines femmes pratiquaient dans cette population. D'ailleurs, aux quatre coins du royaume, les autorités n'hésitaient plus à mettre

LE CRÉPUSCULE DES URMES

en procès pour sorcellerie les femmes qui pratiquaient les arts divinatoires.

— Espérons que ces sauvages n'aient pas l'idée de s'installer trop longtemps à nos abords, renchérit Archibald Jones en portant à ses lèvres la mousse d'une bière.

— Nous les aurons à l'œil, et nul doute que nous les ferons déguerpir s'il le faut, dit Leopold Whyte d'un ton assuré.

— Ah oui ? Avant qu'ils n'enlèvent encore l'un de nos enfants ?

Toutes les têtes se tournèrent vers la voix qui venait de se faire entendre au fond de la salle, là où se trouvait un homme, attablé seul, qui sirotait sa chope en les fixant d'un œil sombre. Des murmures bruirent dans l'assemblée. Sous les regards de l'assistance, l'homme ramassa son chapeau sur la table, le posa sur sa tête et lança à l'intention du tenancier :

— Mets ça sur mon compte, Archie !

Archibald Jones opina du chef, mais l'homme ne le remarqua même pas. Il sortit de l'auberge en fendant la foule des autres habitués qui s'écartèrent sur son passage.

Cette intervention avait clairement jeté un froid. Leopold Whyte secoua la tête.

— Quelle triste affaire, tout de même... commenta-t-il. Mais il ne sert à rien de ressasser tout ça. Le passé, c'est le passé.

L'homme en question s'appelait Aaron Kraunfeld. Sa famille avait été au cœur d'événements mystérieux qui avaient secoué Aberhaÿ une dizaine d'années plus tôt. Tout le monde au village avait entendu parler de la

La caravane

terrible histoire des Kraunfeld, de la disparition de ce nourrisson et de ce qu'il était advenu de ses parents. Seule une petite fille en avait réchappé. Elle avait été recueillie par cet homme, son oncle. Et même s'il ne concernait qu'une famille qui venait alors d'immigrer, ce drame avait marqué tous les habitants – il en résulte toujours ainsi des crimes non élucidés. À l'époque, les soupçons s'étaient portés sur un groupe de Tziganes qui avaient établi leur camp non loin de là. Le campement avait été fouillé de fond en comble par une milice qui s'était constituée *de facto* pour mener l'enquête, mais on n'avait trouvé nulle trace du bébé. Faute de preuve, les Tziganes avaient été laissés libres et étaient repartis à la va-vite en entretenant, bien malgré eux, la croyance qu'il se trouvait parmi eux des voleurs d'enfants.

Pour Aaron Kraunfeld, le tragique épisode de la disparition de son neveu était toujours vivace, en dépit des années qui passaient. On n'avait plus vu de Tziganes dans le coin depuis. Il considérait cet élément comme une forme d'aveu, la confirmation de leur culpabilité. Lorsqu'il prit le chemin de son logis ce soir-là, il se demanda si, enfin, l'heure n'était pas venue de *régler les comptes*.